

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. LE MARQUIS DE VOGÜÉ

PAR

M. RENÉ CAGNAT

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

Lue dans la séance publique annuelle du 22 novembre 1918.



PARIS

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M D CCCC XVIII

Bibliothèque Maison de l'Orient



165473

NOTICE

SUR LA VIE ET LES TRAVAUX

DE

M. LE MARQUIS DE VOGÜÉ

PAR

M. RENÉ CAGNAT

SECRÉTAIRE PERPÉTUEL

MESSIEURS,

La volonté souveraine qui fonda notre Académie décida, vous le savez, qu'à côté des savants de profession siégeraient d'illustres personnages, amis et protecteurs éclairés de la science. Le règlement ordonné par le Roi pour l'Académie royale des Inscriptions et Médailles, le 16 juillet 1701, établit que la Compagnie comprendra dix académiciens honoraires, qui seront tous « recommandables par leur érudition dans les belles-lettres et leur intelligence en fait de monuments antiques ». De ce groupe d'académiciens est né celui de nos membres libres, auquel appartenait le confrère dont je veux vous parler aujourd'hui, le marquis de Vogüé.

Et, en vérité, nul ne descendait plus directement que lui de ces gens de qualité, illustrations des premiers temps de notre vie académique. Que dis-je? c'était presque encore l'un d'eux. Sa haute stature, son port majestueux, la dignité de ses allures n'auraient pas été déplacés, sous le justaucorps; avec quelle noblesse sa tête eût porté la perruque, si tout cet appareil eût été encore de mode! A ces qualités extérieures, héritage d'une lignée vigoureuse, répondaient de hautes vertus de l'esprit et du cœur, une érudition profonde et variée, une méthode de recherches sûre d'elle-même, une générosité d'âme prête à tous les dévouements pour soulager les misères humaines, au mépris de la fatigue, de la maladie même. Ce grand seigneur, ce savant éminent, cet homme de bien a été des nôtres pendant près d'un demi-siècle; nous l'entourions de notre vénération.

Il nous a été donné de la lui prouver solennellement en 1909. Le 29 octobre de cette année-là, votre secrétaire perpétuel présentait à l'assemblée un gros volume intitulé : *Florilegium ou Recueil de travaux dédiés à M. le marquis Melchior de Vogüé à l'occasion du 80^e anniversaire de sa naissance*; une soixantaine de savants, français ou étrangers, appartenant à tous les pays où l'érudition est en honneur, avaient tenu à collaborer au livre, pour témoigner à notre confrère leur estime et leur sympathie. Notre président d'alors, M. Bouché-Leclercq, en prit occasion pour lui adresser, en notre nom commun, de cordiales félicitations; il lui souhaitait de nous enseigner longtemps « l'art de vieillir en pleine activité, en conservant tout ce qui donne du prix à l'existence et en nous offrant un

exemple, qu'il est plus facile d'admirer que d'imiter. » Ce souhait fut exaucé pendant sept années. Durant sept ans encore, Vogüé résista aux atteintes de l'âge : ce n'est qu'à la fin de 1916 qu'il nous a été enlevé. La charge dont vous avez bien voulu m'honorer me permettra de lui rendre ici publiquement un nouvel hommage, le dernier, hélas ! qu'il puisse recevoir de notre Académie.

Charles-Jean-Melchior de Vogüé naquit à Paris, le 18 octobre 1829, d'une famille riche d'honneur et de souvenirs, où l'on avait toujours allié le culte des vertus guerrières au goût éclairé de la littérature et des arts. Son père, esprit singulièrement ouvert, l'éleva dans ces traditions. « Le jour où j'eus sept ans, ce qu'on appelle l'âge de raison, a écrit notre confrère dans des Souvenirs manuscrits dont sa famille a bien voulu me permettre de prendre connaissance, mon père me donna deux choses : une grammaire latine et un petit sabre de cavalerie. C'était l'époque où les Humanités étaient encore en grande faveur et composaient presque exclusivement la matière de l'enseignement : bien les savoir était alors l'obligation d'hommes cultivés... Quant au petit sabre de cavalerie, il fut l'objet d'un commentaire que je n'ai pas oublié. En me le remettant, mon père me rappela ce qui fait la grandeur du service militaire et me cita la célèbre devise espagnole : « Ne me tire pas sans raison et ne me remets pas sans honneur. » A ce double idéal, symbolisé d'une façon si originale, notre confrère devait conformer toute son existence.

Il fit ses études au lycée Henri-IV, puis au collège

Rollin, qui était alors installé rue des Postes; une de ces pensions comme il en existait à cette époque, quelques-unes restées célèbres, la pension Gibon, lui donnait le gîte et le couvert, sans compter les répétitions. Sa famille le destinait à Saint-Cyr : il y fut reçu le 32^e en 1847; mais il ne voulut pas y entrer, ayant, disait-il, des ambitions plus hautes : il visait l'École polytechnique. Il s'y préparait en 1848 quand la révolution de février éclata. Son maître de pension le renvoie dans sa famille; armé d'un fusil de chasse, il accompagne son père et d'autres parents à leur bataillon de garde nationale; avec eux il se rend au Ministère de l'Intérieur, occupé par Ledru-Rollin, et monte la garde à la porte comme défenseur de l'ordre. Puis il revient chez M. Gibon. Surviennent les émeutes de juin, qui interrompent à nouveau son travail, au moment où allait s'ouvrir le concours de l'École polytechnique. Aussi n'est-il pas admissible à l'écrit. En 1849, c'est à l'oral qu'il échoue, refusé par son futur confrère, Joseph Bertrand.

« Cet échec, a-t-il écrit, est une des grâces les plus signalées que la Providence m'ait accordées; il décida de ma vie. Il lui a donné une orientation toute différente de celle que lui aurait donnée le succès; et cette orientation nouvelle m'a procuré au delà des satisfactions auxquelles je pouvais prétendre. Cet échec a encore eu un effet bienfaisant. Il m'a arraché aux études mathématiques qui m'avaient exclusivement absorbé pendant trois ans; c'est à peine si, pendant ce long espace, j'avais ouvert un livre autre qu'un livre de science. »

Cette conviction resta toujours profonde chez lui. Peu

de temps après son élection parmi vous, il y eut une réception solennelle à l'Académie française. « En pareil cas, dit-il dans ses Souvenirs, on se réunit dans la bibliothèque de l'Institut, on y signe une feuille de présence, puis on descend processionnellement le rapide et dangereux escalier qui conduit sous la Coupole au son du tambour qui bat aux champs en l'honneur du récipiendaire. Je me gardai bien de manquer cette première occasion de m'asseoir sur les bancs si enviés. J. Bertrand faisait partie de l'assistance. Je guettai le moment où il apposa sa signature sur le registre et m'arrangeai de manière à recevoir de sa main la plume qui devait me servir à signer à mon tour. Je me nommai et lui dis que c'est à lui que je devais l'honneur de mettre mon nom sous le sien ; car c'est en me refusant à l'École polytechnique dix-neuf ans auparavant qu'il m'avait ouvert les portes de l'Institut. Il sourit ; de ce jour s'établirent entre nous de cordiales relations. »

Son père songea immédiatement pour lui à la diplomatie. Alexis de Tocqueville, ami et camarade du marquis, était alors ministre des Affaires étrangères. Il fut convenu qu'après les vacances le jeune Melchior de Vogüé entrerait au Cabinet et qu'on chercherait à l'affecter à quelque ambassade. Le général de Castelbajac, nommé ministre à Pétrograd, consentit à l'emmener comme attaché. Au début de 1850 il partit, avec l'ambassadeur et sa femme, pour rejoindre son poste. S'il aimait les aventures et les voyages, il trouva amplement de quoi se satisfaire pendant les deux années que durèrent sa mission : il la commença par une course des plus pénibles à travers les

neiges, arrêté à chaque instant par les tourmentes, retenu prisonnier de la tempête dans de misérables bourgades, versant en pleine campagne, loin de toute habitation, avant d'arriver à Varsovie; il la termina par une chasse à l'ours, où renversé par une femelle blessée qui lui enfonçait ses crocs dans la jambe, il ne dut son salut qu'à l'arrivée d'un de ses compagnons, qui envoya à bout portant une balle dans la tête de l'animal. Jamais, au cœur de l'Asie, même aux plus mauvais jours, il ne devait ressentir d'aussi fortes émotions.

C'est durant son séjour en Russie que s'éveilla sa vocation d'archéologue; il eut l'occasion de voir et de dessiner des pièces d'orfèvrerie russe du Moyen Age qui lui semblèrent remarquables, à Moscou, dans le trésor impérial, dans des couvents, chez des particuliers; il les communiqua à Didron, qui les publia dans ses *Annales archéologiques* (1). J'ai dit qu'il les dessina; il avait, en effet, un véritable talent de dessinateur et d'aquarelliste; ses ouvrages ont été, la plupart du temps, excellemment illustrés par lui-même, qu'il s'agît de vues pittoresques ou de relevés d'architecture. Et ceci nous explique peut-être comment il arriva à tant de découvertes heureuses dans le domaine des antiquités monumentales; ce qui aurait échappé à l'archéologue n'échappait point, ne pouvait pas échapper à qui devait, pour satisfaire aux exigences de son crayon, interroger tous les détails de son modèle. Ajouterai-je que ses études mathématiques, dont il méditait, lui rendirent à cet égard, de signalés services?

(1) T. XI, p. 213; t. XV, p. 77.

A l'annonce du coup d'État, Vogüé donna sa démission et quitta Pétrograd, brisant ainsi une carrière qui lui plaisait et où il avait su se faire apprécier. Il profita de son voyage de retour pour continuer son éducation archéologique et faire connaissance avec les antiquités romaines des bords du Rhin; après quoi il revint à Paris sans savoir quel emploi il assignerait à son activité. Son hésitation ne fut pas de longue durée. Avec deux de ses amis, Roger Anisson-Duperron, son ancien camarade de la pension Gibon, et Alexandre de Boisgelin, comme lui « enthousiastes, curieux d'art, d'histoire, de couleur locale, quelque peu frottés de romantisme et sincèrement croyants », il forma le projet de parcourir l'Orient et de visiter les contrées que leur foi de chrétiens, leurs souvenirs classiques, et, du moins pour Vogüé, leur descendance de Croisés rendaient singulièrement attirantes. Au début de mai 1853, ils quittaient Marseille, sur le paquebot *le Tancrede*. De ce long voyage, qui dura une année entière, notre confrère a laissé, dans une série de lettres adressées à son père et à sa mère, le récit très détaillé. A la fin de mai il débarqua à Athènes, où Daveluy, alors directeur de l'École d'archéologie, lui donne pour guide Edmond About; c'est sous la conduite de ce dernier qu'il visite l'Acropole. A Delphes, il fait l'ascension du Parnasse; puis se rend à Corinthe, Mycènes, Argos, Épidaure, Sparte. « N'est-ce pas amusant, ma chère mère, écrit-il, de recevoir une lettre datée de Sparte? » De là il passe en Eubée; en juillet, il est à Salonique, après avoir admiré les richesses du mont Athos; aux premiers jours d'août il aborde à Constantinople et fait connaissance avec l'am-

bassade française sans se douter qu'il devait y revenir comme chef une vingtaine d'années plus tard. Le 1^{er} septembre il quitte Stamboul pour la Syrie. De Beyrouth il part pour visiter les ruines de Baalbek; puis, désireux de connaître celles de Palmyre, il fait affaire avec un notable de Damas, qui lui assure, moyennant finances, le passage parmi les brigands du désert; là il vit chez le cheik du lieu, au milieu des Bédouins, vêtu comme eux, ainsi que ses compagnons, entièrement à l'arabe, courant les ruines, mesurant, dessinant, copiant des inscriptions — dont la plupart étaient malheureusement connues — et cela malgré les alertes de leur guide, qui, pour les faire partir plus tôt, simulait des attaques et inventait des dangers imaginaires auxquels les voyageurs ne croyaient pas. Maintenant il va pénétrer en Palestine par Sidon, Tyr, Saint-Jean-d'Acre et le Carmel; et dès lors chacune de ses lettres est datée de quelqu'une de ces localités, célèbres dans leur humilité, si pleines de souvenirs sacrés: Nazareth, Tibériade, Cana. Le 19 novembre, il arrive en vue de Jérusalem.

« J'ai aperçu, écrit-il le 23 à son père, pour la première fois et le premier la ville sainte des hauteurs de Schafat et je n'ai pu contenir mon émotion à la vue de ses murailles vénérées. Depuis le matin j'avais comme une fièvre qui me poussait en avant, à la grande stupéfaction de ma monture dérangée dans ses allures pacifiques; et sitôt que j'ai vu poindre au loin et briller au soleil les dômes de Sion, l'émotion a éclaté et je me suis jeté en bas de mon cheval pour remercier le Seigneur de m'avoir amené jusqu'ici. »

Après une excursion à Bethléem, « un des sanctuaires

les plus doux à visiter pour le chrétien », où il retrouve « la trace de son saint patron », à Hébron, à la mer Morte, à Jéricho, le voilà en route pour l'Égypte.

Le 16 décembre il mouille en rade d'Alexandrie; avec ses compagnons il frète un bateau pour remonter le Nil jusqu'à la deuxième cataracte: c'est près de là qu'il fit le relevé d'une vieille forteresse, Senneh, qui, au temps des Pharaons, gardait de ce côté l'accès de la vallée du fleuve (1). Au retour, il passe onze jours dans les ruines de Thèbes et les emploie à crayonner le plus qu'il peut, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, « plein d'admiration pour le pays et pour l'art, vraiment grand, des anciens Égyptiens ». En rentrant au Caire, il croyait être sur le chemin du retour. Les circonstances en décidèrent autrement. Il avait rencontré, durant son voyage, à Athènes, à Constantinople, à Damas, à Jérusalem, un jeune homme, fils d'un ancien membre de l'Académie française, le baron de Guiraud et s'était lié d'amitié avec lui; l'intimité s'accrut encore au cours de leur excursion commune en Égypte, si bien que tous les deux formèrent le projet de laisser leurs compagnons partir pour la France et de retourner ensemble à Jérusalem, avant de reprendre à leur tour le chemin de la patrie; Vogüé voulait étudier de plus près tous ces monuments, si pleins de souvenirs, qu'il n'avait fait encore qu'entrevoir. Cette fois, au lieu de suivre la voie de mer, ils se décidèrent à emprunter la route des caravanes et à traverser le petit désert; un cheik d'El-Arich s'engagea, moyennant finances, à les

(1) *Bull. arch. de l'Athenæum français*, 1855, p. 81 et suiv.

mener au couvent de Ramleh en neuf jours. Le 4 avril 1854 la petite troupe quittait le Caire sous sa conduite. « Devant, a-t-il écrit, notre guide, vrai Bédouin déguenillé; puis nous venions les uns derrière les autres, perchés sur la bosse de nos chameaux. Derrière nous, emboitant le pas, marchaient les deux chameaux de bagage, avec cette gravité doctorale et inintelligente qui est propre à leur race. La marche était fermée par notre cuisinier Giuseppe, surveillant le tout. Un second chamelier, fils d'Ismaël comme le premier, aussi brûlé, aussi maigre, aussi déguenillé que lui, marchant sur les flancs de la colonne, allait d'une bête à l'autre, activant leur nonchalance, redressant un paquet, resserrant une corde, jurant beaucoup et chantant d'une voix nasillarde un refrain monotone. » Le Jeudi saint, au matin, on était rendu à Ramleh. A midi les voyageurs se remettaient en mouvement pour pouvoir passer le Vendredi saint à Jérusalem. Au coucher du soleil ils étaient en vue de la cité. Les premiers jours du séjour de Vogüé dans la ville sainte, où Botta était alors consul général, furent consacrés aux souvenirs et aux émotions chrétiennes; il assista aux cérémonies religieuses (1), « suivit le long de la voie douloureuse les péripéties de la Passion, se mêla à la touchante procession qui reproduit dans l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre, comme un mystère du Moyen Age, les derniers détails du drame divin; il passa du Samedi saint au jour de Pâques, sous les voûtes sombres et solitaires de l'église, une de ces nuits si poétiques décrites par Chateaubriand »;

(1) *Les églises de la Terre Sainte*, p. 16.

puis aussitôt après les fêtes de Pâques, il se mit au travail, « le crayon d'une main, le mètre de l'autre ». Pendant plus d'une quinzaine il amassa les documents et les notes, malgré les difficultés que suscitaient la malveillance, la jalousie, l'intolérance des habitants ; quand il quitta pour la seconde fois Jérusalem, il avait de quoi publier un travail complet sur les édifices chrétiens du pays.

Il mit cinq années à le rédiger ; car il n'entendait point écrire un ouvrage d'amateur et livrer au public ses découvertes, comme au retour d'un voyage de tourisme ; il tenait à faire œuvre durable, à creuser le sujet, à l'éclairer par tous les documents qu'il lui serait donné de rencontrer dans les archives et les bibliothèques. Il se fit chartiste, il étudia les langues orientales, il dépouilla les récits des historiens et des voyageurs qui l'avaient précédé ; il accumula tous les renseignements, même minimes, qui éclairaient le passé architectural du pays. De là sortit un livre magistral : *Les églises de la Terre Sainte*, dont notre confrère, M. Salomon Reinach, a écrit à juste titre (1) : « Qu'un jeune homme de grande et riche famille ait pu réunir les matériaux d'un tel livre à vingt-cinq ans et l'écrire à trente, c'est la première, mais non la dernière surprise que la carrière scientifique de Vogüé réserve à la curiosité de ses biographes. »

La plupart des églises de la Terre Sainte remontent à l'époque des Croisades. Avec l'empereur Constantin, un grand mouvement architectural s'était produit à Jérusalem, sous l'impulsion de sainte Hélène. A cette époque

(1) *Rev. arch.*, 1916, II, p. 434.

la tradition du passé était encore vivante et les emplacements vénérables, témoins du début du christianisme, ne prêtaient à aucun doute; on les consacra par des constructions pieuses. Au V^e siècle, l'impératrice Eudoxie fonda, à son tour, des établissements semblables; au VI^e, Justinien continua l'œuvre de ses prédécesseurs avec une libéralité telle qu'un pèlerin anonyme de l'époque ne comptait pas, dans la ville et les environs, moins de 175 édifices religieux. Mais là, comme ailleurs, les invasions arabes accomplirent bientôt leur œuvre néfaste : quand les Croisés entrèrent victorieux à Jérusalem, tous ces monuments n'étaient plus guère que des ruines. Aussitôt, ils se mirent à l'œuvre; avec eux on vit renaître la fièvre des constructions. De toute part surgirent de nouveaux sanctuaires, élevés sur les débris de ceux qui avaient jadis existé, issus de l'art roman, mais d'un art roman quelque peu modifié par les influences locales, les exigences du climat, la nature des matériaux employés, les habitudes des ouvriers indigènes; et comme, à la suite de la chute de Jérusalem, la société créée par les Croisés émigra dans l'île de Chypre, le mouvement arrêté en Palestine se continua sur ce nouveau domaine, d'abord, et ensuite dans l'île de Rhodes, dernier rempart de la chrétienté contre les Turcs en Orient. Ce sont les vestiges de ces sanctuaires que Vogüé avait pris à tâche d'étudier dans le détail : Sainte-Marie de Bethléem, contemporaine du triomphe du christianisme; l'église du Saint-Sépulcre, où, sous les constructions des rois chrétiens de Jérusalem, il reconnut les restes de la basilique byzantine du X^e siècle et ceux

même de la basilique constantinienne; l'église de Sainte-Anne, les différentes églises existant autour des murs de la ville ou aux environs, celles de Galilée, de Samarie, du littoral, celles enfin de Chypre ou de Rhodes. Ce livre, comme l'écrivait un éminent critique de l'époque (1), est l'œuvre d'un archéologue et presque d'un architecte; on y admire « la patience du dessinateur, l'exactitude de l'architecte, la pénétration du savant; par-dessus tout cela, le sentiment élevé de l'écrivain et de l'artiste et, pour fond, l'âme du chrétien ».

En 1854, Vogüé avait quitté l'Orient sans espoir de retour; sa destinée devait pourtant l'y ramener pour le plus grand bien de la science. L'année même où il publiait ses *Églises de Terre Sainte*, des événements tragiques se passaient en Syrie. La Turquie, suivant son habitude, y faisait massacrer les chrétiens et la France, leur protectrice attitrée, envoyait une expédition militaire pour les défendre et les venger. En même temps, suivant la tradition française, on décidait que, derrière les soldats, des savants entreprendraient une exploration scientifique du pays. Renan, on le sait, partit à cette occasion pour la Phénicie. Waddington, de son côté, sans solliciter un secours officiel, que sa fortune personnelle lui permettait de négliger, entreprenait de parcourir tout l'arrière-pays de la Syrie limitrophe du désert; à l'automne de 1860, il débarquait à Smyrne. Il employa le printemps, l'été et l'automne de 1861 à visiter Palmyre, le Haouran, le Ledja. Émerveillé de tout ce qu'il

(1) De Champagny, dans *le Correspondant*, 1860, I, p. 414.

voyait, il eut alors l'idée de faire appel au concours de Vogüé, avec lequel il s'était lié au Cabinet des Médailles et qu'il tenait en haute estime. Ce dernier venait d'être cruellement frappé; il avait perdu sa jeune femme après cinq ans seulement de mariage. Pour endormir sa douleur il accepta de répondre à l'appel de son ami; il emmenait avec lui un architecte de grand talent, Duthoit. La réunion se fit à Beyrouth au mois de décembre. C'est vers cette date que G. Perrot, au cours de sa belle mission en Asie Mineure, les y rencontra, ainsi qu'il vous l'a conté ici même il y a dix ans (1). On peut se figurer aisément ce que fut cette réunion des trois futurs confrères, que rapprochait ainsi le hasard. « Entre voyageurs qui aimaient tout du voyage, jusqu'à ses fatigues et à ses risques, la liaison fut bientôt faite. On causait sous la véranda de l'hôtel pendant le jour et, le soir, autour de la table hospitalière du Consul général, le comte Bentivoglio. Du pays que Perrot allait parcourir, Vogüé et Waddington savaient tous les chemins, les moyens de locomotion, les meilleurs ou, pour mieux dire, les moins mauvais gîtes. Ils lui tracèrent sa route et lui en marquèrent les étapes. »

Mais chaque mission avait à poursuivre des recherches propres. Tandis que Perrot gagnait la Judée, Waddington et Vogüé se rendaient à Chypre, chargés par Renan d'y faire quelques fouilles que lui-même n'avait pas eu le moyen de tenter. Elles furent fructueuses, onze inscriptions cypriotes, huit phéniciennes, une centaine

(1) *Comptes rendus de l'Académie*, 1909, p. 876.

de grecques, tous les monuments du temps des Lusignan relevés et dessinés et de nombreuses sculptures cypriotes embarquées pour le Louvre. Une lettre écrite à Renan de Chypre même et insérée dans nos *Comptes Rendus* (1) fait connaître ces précieuses trouvailles.

Le 15 mars, les deux savants reviennent à Damas, mais pour tenter aussitôt l'exploration du Sâfa, où Waddington n'avait pu pénétrer l'année précédente. On nomme ainsi une région située au sud-est de Damas. Écoutez comme Vogüé l'a décrite :

« Le massif plus spécialement appelé Sâfa est une vaste nappe de basalte, à la surface noire et luisante, aux bords déchiquetés par le refroidissement des laves préhistoriques et qui s'étale autour d'une série de cônes aux flancs escarpés, aux cratères béants. Le sol est presque entièrement caché par des fragments basaltiques noirs, aux angles arrondis, dont les dimensions varient de la grosseur du poing à celle du corps d'un homme ; dans les intervalles laissés par cette pluie de pierres s'étendent des espaces irréguliers formés d'un sable argileux susceptible de culture... Les seuls vestiges que l'homme ait laissés de son séjour en ces lieux pendant l'antiquité sont les inscriptions. Les soldats romains des garnisons de Sês et de Némara ont écrit leurs noms en grec et en latin sur les rochers qui avoisinaient leurs postes ; les premières tribus musulmanes ont tracé des sentences pieuses en caractères coufiques ; avant les unes et après les autres, des mains inconnues, que nous supposons avoir été sabéennes, ont

(1) 1862, p. 53.

gravé sur les mêmes rochers, mais en bien plus grand nombre, d'autres inscriptions qui, sans doute, comme les précédentes et comme celles du Sinaï, renferment des noms propres, des formules pieuses, peut-être aussi des allusions aux incidents, aux passions de la vie du désert(1). »

Vogüé n'était pas parvenu, en effet, plus que ses prédécesseurs à déchiffrer le mystère de ces inscriptions; il se contenta de reproduire ses copies. « Après des essais multipliés, après avoir cru résoudre le problème, a-t-il dit avec une belle franchise, j'ai fini par constater mon impuissance; je me suis alors décidé à abandonner un travail inutile et à laisser à de plus habiles que moi le soin de vaincre les difficultés qui m'avaient arrêté. » L'honneur de résoudre la question était réservé à J. Halévy et à Littmann; notre confrère fut, naturellement, le premier à se réjouir de leur succès.

Du Sâfa, Waddington et Vogüé retournent dans le Haouran, déjà visité par Waddington, pour étudier les monuments du pays, traversent le Ledja et reviennent à Beyrouth. Le 23 juin ils se dirigent vers Jérusalem; ils allaient y chercher le repos nécessaire pendant la saison d'été; Vogüé voulait, de son côté, compléter et rectifier ses premières recherches sur la ville sainte et surtout étudier les ruines du vieux temple. Aussi bien les circonstances étaient-elles devenues beaucoup plus favorables. Pendant son premier séjour l'entrée du Haram-ech-Chérif était rigoureusement interdite aux chrétiens et il avait vainement tenté « de soulever le voile qui cachait

(1) *La Syrie centrale. Inscr. sémitiques*, p. 137.

les merveilles de la mosquée » ; maintenant « l'accès de l'enceinte était facile, la toute-puissance du bakchich en avait forcé les portes ». Peu de jours après son arrivée les formalités étaient remplies et il prenait possession, au nom de l'archéologie, « de cette enceinte si longtemps fermée aux investigations sérieuses ». Tous les matins, d'après une convention passée avec le cheik principal, de six heures à midi, il était autorisé avec ses compagnons à dessiner, mesurer, photographier à son aise. Ce labeur dura trois mois sans interruption ; il lui permit de publier, dès 1864, un nouveau volume intitulé : *Le Temple de Jérusalem*, bel in-f°, qui contient, outre 37 planches, une étude très détaillée de l'édifice à toutes les périodes de son existence. On sait par quelles alternatives de grandeur et de misère passa le temple de Salomon, détruit par Nabuchodonosor, rebâti par Zorobabel, saccagé par Antiochus et les Romains, réédifié par Hérode le Grand, finalement ruiné et incendié sous Titus après un siège demeuré célèbre. De chacun de ces états successifs du sanctuaire il fallait, d'après les textes, se faire une idée précise et chercher à en retrouver les traces sur le terrain malgré les transformations survenues ; c'est à quoi Vogüé se consacra et réussit. Cette étude, complétée par celle d'un curieux monument bâti par Hyrcan et décrit par Josèphe, le château d'Araq-el-Émir, l'amena à émettre des vues originales sur les caractères de l'art aux derniers temps de l'indépendance juive. Il y trouve « un mélange de principes grecs et de souvenirs des écoles asiatiques antérieures, la confusion des ordres classiques, la recherche des grands matériaux, l'emploi de la voûte en berceau,

un certain goût pour les monuments taillés dans le rocher. A ces caractères, la réaction asmonéenne ajoutera des traits propres au génie hébraïque, substituera l'ornementation végétale à l'imitation des êtres vivants, antipathique au sentiment orthodoxe ; l'intervention d'Hérode y joindra quelques détails romains, et de la fusion de ces éléments divers naîtra un art qui, sans être original, aura pourtant sa physionomie distincte (1) ».

Comme toutes les théories nouvelles cette conception trouva des contradicteurs ; de Saulcy, qui s'était occupé de la même question, la combattit vivement dans les *Mémoires* de notre Académie (2) ; il retourna à Jérusalem exprès pour examiner sur place les assertions de Vogüé et en revint plus persuadé que jamais qu'il avait raison contre lui. Ce n'était pas l'avis général.

A la fin de l'automne, Waddington repartait pour la France. Vogüé resta encore quelque temps en Syrie, avec Duthoit, pour explorer une contrée où il comptait faire une ample moisson de découvertes, ce qui advint.

La Syrie se divise en trois zones très distinctes. La première longe la mer : bande de terre assez étroite que bornent à l'Est l'Oronte, le Léontès et le Jourdain ; c'est là que s'élevèrent les villes les plus célèbres de l'Orient asiatique, Antioche, Tyr, Jérusalem ; les facilités d'accès ont permis depuis longtemps de la parcourir et de la connaître. D'autre part s'étendent les vastes espaces désertiques qui confinent à l'Euphrate et au golfe Per-

(1) *Rev. arch.*, 1864, X, p. 62.

(2) T. XXVI. p. 1 et suiv.

sique; ils n'ont jamais été occupés que par des nomades et ne contiennent aucun vestige archéologique. Entre les deux se trouve une région intermédiaire, celle que Vogüé a appelée d'un terme qui est devenu classique : la Syrie centrale. En 1863 elle était à peu près inconnue, du moins dans sa partie septentrionale; quelques rares voyageurs avaient seulement traversé la partie méridionale. Et pourtant quelle abondance de documents elle offre aux archéologues! « Le pays étant peu habité et occupé par des populations qui ne se sont jamais installées que provisoirement, les édifices antiques y sont demeurés debout quand tout disparaissait dans les autres parties de la Syrie; ils nous font connaître l'état de cette province pendant les premiers siècles de notre ère, comme ces témoins géologiques qui nous indiquent l'état du globe terrestre avant les révolutions qui en ont modifié la surface. Sur certains points, leur état de conservation est vraiment remarquable; la main du temps, moins destructive que celle de l'homme dans ces beaux climats, les effleurant à peine, a, par des accidents de détail, ajouté le charme du pittoresque à l'intérêt scientifique; sans les secousses des tremblements de terre, qui ont ébranlé les murs, il ne manquerait souvent aux édifices que les toits et les charpentes et nous aurions pu contempler souvent le spectacle presque inaltéré d'une ville syrienne du VII^e siècle (1). »

La conservation de ces constructions est telle que Vogüé a pu écrire (2) :

(1) *Syrie centrale*, introduction, p. 4.

(2) *Ibid.*, p. 7.

« Je serais presque tenté de refuser le nom de ruines à une série de villes presque intactes ou, du moins, dont tous les éléments se retrouvent, renversés quelquefois, jamais dispersés, dont la vue transporte le voyageur au milieu d'une civilisation perdue et lui en révèle, pour ainsi dire, tous les secrets; en parcourant ces rues désertes, ces cours abandonnées, ces portiques où la vigne s'enroule autour des colonnes mutilées, on ressent une impression analogue à celle que l'on éprouve à Pompéi, moins complète, car le climat de la Syrie n'a pas défendu ses trésors comme les cendres du Vésuve, mais plus nouvelle, car la civilisation que l'on contemple est moins connue que celle du siècle d'Auguste. »

Avec Waddington, Vogüé avait parcouru le centre de cette région, les environs de Damas et le Haouran; seul il aborda la partie septentrionale, le triangle compris entre Antioche, Alep et Apamée. Ce qui fait le grand intérêt de cette région, c'est que tous les monuments qu'on y rencontre se rapportent à la même époque et à une époque dont l'art, en Orient, était fort peu connu jusque là; l'époque du christianisme primitif. En parcourant ces restes étonnants, « on est transporté au milieu de la société chrétienne; on surprend sa vie, non pas la vie cachée des catacombes, mais une vie large, opulente, artistique, dans de grandes maisons bâties en grosses pierres de taille, parfaitement aménagées, avec galeries et balcons couverts, beaux jardins plantés de vigne, pressoirs pour faire le vin, cuves et tonneaux de pierre pour le conserver, larges cuisines souterraines, écuries pour les chevaux; belles places bordées de portiques, bains élé-

gants; magnifiques églises à colonnes, flanquées de tours, entourées de splendides tombeaux. Des croix, des monogrammes du Christ, sont sculptés en relief sur la plupart des portes; de nombreuses inscriptions se lisent sur les monuments : par un sentiment d'humilité chrétienne qui contraste avec la vaniteuse emphase des inscriptions païennes, elles ne renferment presque pas de noms propres, mais des sentences pieuses, des passages de l'Écriture, des symboles, des dates; le choix des textes indique une époque voisine du triomphe de l'Église : il y règne un accent de victoire qui relève encore l'humilité de l'individu et qui anime la moindre ligne, depuis le verset du psalmiste, gravé en belles lettres rouges sur un linteau chargé de sculptures, jusqu'au *graffito* d'un peintre obscur qui, décorant un tombeau, a, pour essayer son pinceau, tracé sur la paroi du rocher des monogrammes du Christ, et, dans son enthousiasme de chrétien émancipé, écrit, en paraphrasant le labarum : Τοῦτο νικᾷ : « Ceci triomphe (1)! »

C'est un autre genre de ruines que le Haouran offre aux visiteurs; le paganisme y reprend tous ses droits; on y rencontre les édifices que les usages romains avaient semés sur toute l'étendue du monde connu : temples, basiliques, bains, théâtres, maisons grandes et petites, mais construits avec une solidité dont on n'a pas d'exemple ailleurs : « Le trait particulier de l'architecture du pays, c'est que la pierre est le seul élément de la construction. La région ne produit pas de bois et la seule roche utilisable

(1) *Syrie centrale*, p. 8.

est un basalte très dur et très difficile à tailler. Réduits à cette seule matière les architectes surent en tirer un parti extraordinaire et satisfaire à tous les besoins d'une civilisation avancée. Par d'ingénieuses combinaisons ils surent construire des temples, des édifices publics et privés dans lesquels tout est de pierre, les murs, les solivages, les portes, les fenêtres, les armoires (1) ». On conçoit ce que l'étude de tant de monuments aussi soigneusement bâtis et, par suite, aussi merveilleusement conservés, dut fournir à un archéologue et à un dessinateur comme Vogüé; la publication des deux premiers volumes intitulés *La Syrie centrale* (2) fit sensation et consacra la réputation de leur auteur. Leur principal intérêt, disait-il modestement, réside dans les planches qui les accompagnent. La vérité est que les planches sont, en effet, d'un intérêt puissant, mais que le texte qui les éclaire est un monument de science et de perspicacité. Les conclusions si personnelles qu'il contient ne furent pas sans soulever des contradicteurs; mais elles trouvèrent, d'autre part, des défenseurs et des adeptes. Viollet-le-Duc et certains avec lui avaient déjà reconnu qu'il existe entre les édifices romans du midi de la France et les édifices gréco-romans de la Syrie une parenté indéniable; il en faisait remonter la date au XII^e siècle; il croyait qu'à la suite de la première croisade, au contact d'un art nouveau pour eux, les artistes français avaient demandé leurs

(1) *Syrie centrale*, p. 6.

(2) Paris, in-4° (50 planches), t. I et II, *Architecture civile et religieuse du premier au septième siècle* (1865-1877); t. III, *Inscriptions sémitiques* (1868-1877).

modèles et leurs inspirations aux pays de l'Orient. D'autres professaient une autre théorie, et Vogüé fut du nombre.

Pour lui, cette renaissance occidentale inspirée de l'Orient, remonte bien plus haut : les relations commerciales, entre les deux régions, l'émigration des artistes chassés de leur pays par les persécutions ou appelés en Europe par des protecteurs éclairés préparèrent peu à peu, dès l'époque de Charlemagne, la rénovation. « Il est permis de supposer, écrit-il (1), que, sans aller jusqu'en Syrie, les constructeurs inexpérimentés des VIII^e, IX^e et X^e siècles ont pu avoir connaissance des méthodes qui y étaient ou y avaient été en usage, des formes qui y avaient prévalu; on peut croire que les premiers artistes venus d'Orient, à l'appel des Barbares couronnés, étaient les élèves ou les héritiers des écoles fécondes dont la Syrie seule aujourd'hui a conservé les œuvres, mais dont l'influence, à l'époque de leur grande activité, a dû sortir des étroites limites d'une province. » La théorie, fortement appuyée par tous les exemples accumulés dans le livre, fit fortune. Courajod ne lui ménagea pas son admiration. « L'apparition de ce livre, a-t-il proclamé (2), est un grand événement. C'est Byzance et son art presque asiatique qui a été le trait d'union entre la civilisation païenne et la civilisation chrétienne. C'est quelque chose de grand d'avoir mis en lumière les monuments qui proclament cette vérité. » Aussi, quand Vogüé sollicita vos suffrages le 31 janvier 1868, comme membre libre à la

(1) *Syrie centrale*, p. 21.

(2) *Leçons*, I, p. 117.

place du duc de Luynes, Vitet, qui présenta ses titres, ne parla guère que de ceux qu'il s'était acquis en éclairant par ses belles découvertes les influences artistiques de l'Orient sur l'Occident.

Le troisième volume de *La Syrie centrale* est consacré, non plus aux monuments mais à l'épigraphie. Waddington s'était chargé de publier les inscriptions grecques et latines que les voyageurs avaient copiées au cours de leur exploration; Vogüé prit pour lui les inscriptions sémitiques. J'ai dit que, revenu de son premier voyage, il s'était initié aux langues hébraïque, phénicienne, syriaque; il apporta à cette étude son esprit de méthode, sa finesse, son ingéniosité et ne tarda pas à passer maître en une matière encore fort obscure; il en donna la preuve dans ses communications à la *Revue archéologique*, à la *Revue numismatique*, au *Journal Asiatique*; les nombreux articles qu'il y publia alors ont été réunis pour la plupart dans ses *Mélanges d'archéologie orientale* (1); on y trouve, en particulier, ce mémoire sur *l'alphabet hébraïque et l'alphabet araméen* qui est resté fondamental.

Par ces études préalables, il préparait la publication des inscriptions palmyréniennes que lui ou Waddington avait copiées; elles forment la première partie de ses *Inscriptions sémitiques*. On y trouve le texte, la traduction et le commentaire développé de près de deux cents documents, pour la plupart inédits. Les critiques les plus sévères n'eurent pas assez d'éloges pour ce travail. Quant aux textes relevés dans le Sâfa, nous avons vu que Vogüé se

(1) Paris, 1868, in-8.

contenta d'en donner la copie sans essayer de les interpréter.

Les dernières années de l'Empire, de 1868 à 1870, furent occupées par une publication et un nouveau voyage en Palestine. Le duc de Luynes était mort sans pouvoir faire paraître son *Voyage d'exploration à la mer Morte*. Il appartenait à son successeur à l'Académie, à celui qui connaissait mieux que personne la Terre Sainte et ses antiquités, de surveiller l'impression du travail. C'est un hommage auquel Vogüé ne se déroba pas, le livre ne vit le jour, d'ailleurs, malgré tout, qu'en 1875. Voilà pour la publication. Quant au voyage, l'occasion en fut l'inauguration du Canal de Suez. A ce moment une société anglaise pratiquait des fouilles au temple de Jérusalem et ces fouilles confirmaient avec éclat les conclusions de notre confrère; on avait découvert dans les parties basses de l'édifice des pierres gigantesques avec des lettres hébraïques tracées au pinceau avant leur mise en place; or ces lettres appartiennent non point à l'alphabet archaïque, mais à celui qui était en usage vers le début de l'ère chrétienne. Comment douter désormais qu'Hérode et non Salomon ait été l'auteur de la construction retrouvée?

Les événements de 1870 vinrent arracher Vogüé à ses études pour le jeter dans la réalité des faits. Il avait, avec d'autres cœurs généreux, fondé la Société de secours aux blessés militaires, dont il devait être bientôt vice-président, dont il resta jusqu'aux derniers jours de son existence le président inlassablement dévoué. Le moment était venu de faire appel à la nouvelle organisation. A

Strasbourg, d'abord, puis sur la Loire, il se consacra tout entier à son œuvre charitable.

La paix signée, Thiers fit appel à son concours et l'envoya comme ambassadeur à Constantinople, dans ce milieu qu'il connaissait si bien, dont il suivait les destinées depuis sa jeunesse; nul mieux que celui qui, à vingt ans, dans presque toutes les lettres écrites à ses parents au cours de son premier voyage, les entretenait de l'état d'esprit des populations levantines, des ambitions des puissances européennes, des nécessités de notre politique orientale, n'était désigné pour devenir l'arbitre et le défenseur des intérêts français auprès du Sultan. En 1875, il passa à l'ambassade de Vienne où il demeura durant quatre années. Mais les hautes fonctions auxquelles il devait consacrer son activité ne l'enlevèrent jamais complètement à ses anciens travaux. Les ouvrages commencés continuèrent à paraître. La préface de *La Syrie centrale*, qui accompagnait le second volume, a été écrite à Vienne.

Pour la seconde fois les changements de la politique intérieure vinrent contrarier la carrière diplomatique de notre confrère. Rappelé en France, il retourna tout naturellement à ses études et put prêter à la publication du *Corpus inscriptionum semiticarum* un concours plus actif. En 1867, vous le savez, sur les instances de Renan, notre Académie avait décidé de réunir en un grand recueil toutes les inscriptions sémitiques connues. Une commission de six membres avait été nommée pour assurer la publication; elle se composait de Renan, de Saulcy, Mohl, Longpérier, de Slane et Waddington. A la mort du second,

Vogüé fut élu à sa place et chargé tout spécialement de rédiger la partie araméenne; il s'y appliqua, jusqu'à la fin de sa vie, avec une science et une conscience merveilleuses. Je n'en veux pour preuve que le témoignage de son collaborateur de chaque jour durant vingt ans, devenu depuis peu notre confrère, de M. l'abbé Chabot. « Je peux attester, a-t-il écrit (1), avec quel soin minutieux, avec quelle patience inlassable il s'appliquait au déchiffrement des textes, discutait les conjectures, révisait la rédaction, lisait et relisait les épreuves. Nous devons à l'Académie, disait-il, de ne reculer devant aucun effort pour maintenir son œuvre à la hauteur où elle a été placée et conserver sous son patronage le centre de ces études auxquelles elle fournit le plus puissant des instruments. Et ce n'était pas là, pour lui, des paroles de vaine rhétorique. Il n'abandonnait jamais un texte avant d'avoir épuisé tous les moyens d'en assurer la parfaite exactitude; pour y parvenir, il n'épargnait ni sa peine ni son temps. Ainsi, la stèle inscrite au *Corpus* sous le n° 143 n'était connue que par une copie défectueuse. Le monument se trouvait en Angleterre, dans une collection privée et jalousement fermée. Vogüé n'hésite pas; il se rend à Dorking. Sa courtoisie obtint communication du document, et il en exécuta un dessin dont la parfaite exactitude a été démontrée par la photographie publiée récemment. Ainsi encore, nous passâmes, à déchiffrer la grande inscription de Pétra, sur la copie imparfaite du capitaine Frazer, cinq jours entiers! Or, pour le marquis de Vogüé,

(1) *Journal asiatique*, 1917, p. 337.

la journée commençait invariablement — et cela jusqu'à ses derniers jours — avec le lever du soleil, pour se terminer à une heure avancée de la nuit. »

Lorsque Renan disparut, à son tour, en 1892, Vogüé devint président de la commission. C'est à ce titre qu'il fit décider la publication d'un répertoire d'épigraphie sémitique, où les découvertes récentes sont enregistrées aussi rapidement que possible, en attendant qu'elles puissent trouver place, soit dans le *Corpus* lui-même, soit dans ses suppléments; c'est à ce titre qu'il prenait souvent la parole dans nos séances, toujours prêt à mettre au service de ses collaborateurs et de l'œuvre dont il avait accepté la direction, sa haute compétence, le respect et l'estime que sa courtoisie et la noblesse de son caractère lui avaient acquis parmi nous. Ceux de nos confrères qui collaborent à ce grand recueil savent tout ce qu'ils ont perdu à sa mort.

L'autorité dont il jouissait ici, il l'exerçait, bien entendu, également dans les nombreuses sociétés scientifiques dont il faisait partie. Il avait été admis dès 1856 à la Société asiatique; il en demeura jusqu'à la fin un des membres les plus actifs; il y publia, dans le *Journal asiatique* (1), plus d'un mémoire, notamment son étude sur le Tarif bilingue, gréco-palmyrénien, trouvé à Palmyre en 1881, la plus longue des inscriptions palmyréniennes connues. A la Société des Antiquaires, il était entré en 1860; nous avons fêté en 1910 le cinquantenaire de son élection et j'ai dû, à la présidence que j'occupais

(1) 1883, p. 231 et suiv.; 1884, p. 149 et suiv., cf. p. 549.

alors, l'honneur de lui offrir à ce propos l'assurance de notre très grand et très respectueux attachement. A la Société de l'histoire de France, il prononça, comme président, un discours qui fit sensation. Il était aussi président de la Société de l'Orient latin et, parmi bien d'autres encore, de l'œuvre des Écoles d'Orient, auxquelles nous devons tant de travaux et de découvertes archéologiques, sortis de ces maisons de prière, d'enseignement et d'étude dont nos religieux ont peuplé le Levant.

Un de ces couvents, celui de Saint-Étienne, qui abrite l'érudition de notre correspondant, le P. Lagrange et de ses frères, était l'asile désigné pour donner l'hospitalité au marquis de Vogüé lors de son cinquième voyage à Jérusalem en 1911. Un deuil cruel l'avait ramené dans la ville sainte en 1862; cette fois encore, c'est un deuil, non moins cruel, qui l'y conduisait. Les résultats de sa courte visite ont été exposés par lui dans un petit volume, plein de charme, qu'il a intitulé : *Jérusalem hier et aujourd'hui* (1). La Jérusalem d'hier, c'est celle de ses vingt ans, celle qu'il a vu surgir tout à coup au détour de la route, dans un dernier rayon de soleil et sortir « du fond du désert, brillante de clarté », celle où il a éprouvé les fortes émotions de la semaine sainte, celle où il a travaillé avec Waddington et Duthoit. La Jérusalem d'aujourd'hui, c'est celle où l'on débarque en chemin de fer, dans une gare qui ressemble à toutes les gares, où l'on a installé des boutiques modernes, des enseignes polyglottes, des hôtels cosmopolites, où la mosquée d'Omar est déshonorée par

(1) Paris, 1912, in-8°.

le badigeon, où le jardin de Gethsémani, qui, il y a un demi-siècle, avait conservé l'aspect qu'il présentait « le soir du premier jeudi saint », alors que « la terre nue était foulée par le corps prosterné du Sauveur et buvait ses larmes », est entouré de murs, embelli de fleurs, de buis taillés, d'allées ratissées. Tous ceux qui ont voyagé dans un pays encore primitif, plein de la poésie de grands souvenirs et qui y retournent quelques années plus tard, connaissent le chagrin et la désillusion que Vogüé ressentit devant ces progrès affligeants mais inévitables de la civilisation. On ne devrait jamais tenter de revivre ses souvenirs ! Du moins devons-nous à cette visite suprême des additions intéressantes à ses anciens travaux sur Jérusalem et une savante étude sur la citerne dite de Sainte-Hélène, à Ramleh, insérée dans nos *Mémoires* (1).

Telle est, Messieurs, l'œuvre de Vogüé dans le domaine de l'orientalisme : explorations, découvertes, publications l'y ont placée au premier rang. Ce serait une erreur, pourtant, de croire que là s'est bornée son activité scientifique. Il en fut de lui, en effet, comme de tous ceux qui, sans être enfermés par leur carrière dans une spécialité, se laissent entraîner au gré des circonstances vers les recherches qui s'offrent à leur curiosité en éveil. Quand il partit pour l'Orient, il ne songeait qu'à perfectionner son instruction générale par la visite des lieux que son éducation classique lui avait rendus familiers, où sa foi chrétienne l'attirait, où il aspirait à retrouver les traces des Croisés, ancêtres de la pure noblesse française. En

(1) T. XXXIX (1912).

présence des ruines de Palmyre il était devenu épigraphiste, en présence des églises de Jérusalem, archéologue; sa vocation était fixée. Pendant trente années, il s'était donné exclusivement à l'étude de l'antiquité sémitique et du Moyen Age oriental. Mais vers 1880, sans renoncer à un genre de recherches où il était passé maître, son activité se porte d'un autre côté. Il se souvient que ses aïeux ont joué un rôle dans l'histoire de leur province et de notre pays; il se regarde comme tenu de le faire connaître et le voilà qui se détourne vers les temps modernes, d'autant plus volontiers qu'il possède des documents inédits fort curieux, dont il ne se sent pas le droit de garder pour lui les secrets. Il a fait l'aveu de ce scrupule de conscience dans le discours qu'il prononça quand il fut appelé en 1891 à la présidence de la Société de l'histoire de France (1). « Les services, disait-il, que rendent à l'histoire les archives privées sont évidents; les plus modestes collections peuvent, sous ce rapport, être aussi utiles que les plus célèbres. Le grand édifice de l'histoire nationale ne se construit pas seulement à l'aide de pierres monumentales; de petites pierres, agglomérées avec soin, peuvent fournir de solides assises. Rien n'est à négliger dans l'œuvre patriotique de la reconstitution des annales nationales; et ceux que d'heureuses circonstances de famille ont mis en possession de matériaux, grands ou petits, ont le devoir de les apporter à l'œuvre commune. »

Or des circonstances de famille et d'heureux hasards

(1) *Bull. de la Société de l'Histoire de France*, 1891, p. 10.

avaient concentré dans ses mains les papiers du maréchal de Villars; il s'y plongea avec l'ardeur qu'il avait apportée naguère à étudier les monuments de la Syrie et de la Palestine. De là de nombreux articles, insérés dans *le Correspondant* et dans la *Revue des Deux Mondes*, sur lesquels je ne m'étendrai pas parce qu'ils sortent des limites chronologiques assignées par l'usage aux recherches de notre Académie; de là les six volumes des *Mémoires du maréchal de Villars* (1); de là aussi son élection à l'Académie française. Je note seulement que ses études antérieures ne furent point tout à fait étrangères à ce nouvel honneur, si nous en croyons l'hommage que lui rendait de Hérédia le jour de sa réception : « Avec vos habitudes d'épigraphe, vous commentez les monuments écrits, lettres, notes, dépêches ou rapports, ainsi que vous feriez de monuments figurés. Cette manière qui vous est propre et qui, si je ne me trompe, est toute nouvelle, prête à votre narration, outre une extrême clarté, un tour original, un air de réalité, quelque chose de la précision du témoignage direct. »

Cette manière est encore bien plus apparente dans un autre ouvrage de Vogüé, qui nous appartient celui-là par le temps comme par la méthode, dans la monographie qu'il a consacrée à sa famille (2); le chartiste, l'archéologue s'y retrouvent. Il nous y a donné un modèle d'éru-

(1) Paris, 1884-1904.

(2) *Une famille vivaroise*, 2 vol. in-8, 1916. Une autre édition en trois volumes in-12 est seule dans le commerce.

dition à la fois profonde et élégante, de vraie érudition à la française. Pour l'écrire, il a puisé à toutes les sources qui s'offraient à lui; et elles étaient nombreuses. Le château de Vogüé possédait un chartrier aménagé avec grand soin par un Melchior de Vogüé, contemporain de Louis XIV; « il renfermait, entre autres documents intéressants, un volume in-folio de 450 feuillets, relié en basane rouge, dit *Le Trésor de la maison de Vogüé*, dans lequel Melchior avait fait transcrire les principales pièces intéressant l'histoire ou les affaires de la famille ». Ce chartrier disparut à la Révolution. « Mais son fils Cérice-François, avait fait faire en 1712 un inventaire détaillé des archives de ce chartrier, où chaque pièce est analysée et où les affaires importantes sont l'objet d'un commentaire. » Celui-là a été conservé et notre confrère l'a fait imprimer en 1905. Il est inutile d'ajouter que c'est là une source de renseignements d'un prix inestimable. Dans les papiers de famille figuraient aussi les mémoires du même Cérice-François, écrits vers 1720, certains cartulaires, des correspondances, des pièces diverses, une série de livres de raison qui vont de 1669 à 1791. De plus, on peut trouver d'autres renseignements sur les Vogüé dans les archives du département de l'Ardèche, notamment dans les registres de notaires du XV^e siècle et dans les études des différents notaires du département. Joignez à ces sources écrites les renseignements archéologiques que fournissent les restes des châteaux de la famille étudiés, mesurés, dessinés par notre confrère avec sa conscience et son talent graphique coutumiers, avec la compétence aussi qu'il avait acquise

au contact des monuments de Palestine et de Syrie.

Appuyé sur de pareils témoignages, Vogüé a pu tracer de ses ascendants un tableau aussi complet qu'attachant.

Le bourg de Vogüé est une localité du Vivarais, située au bord de l'Ardèche, à quelques centaines de mètres du point où elle reçoit l'Auzon. Sur la pente de la falaise qui domine la rivière s'étagaient les maisons du village, serrées autour du château. Plus au Sud, de l'autre côté de l'Auzon, au centre d'un cirque de montagnes sauvages, existe un rocher escarpé, admirablement préparé par la nature pour recevoir une forteresse; on le nomme Rochecolombe; un château le couronnait, aujourd'hui en ruines. Les chefs de la famille en avaient fait, à cause de sa situation même, leur résidence habituelle. C'est dans ce petit coin de terre que les aïeux les plus reculés de notre confrère, ceux du XI^e siècle — il n'est pas possible de remonter plus haut pour les histoires locales — vivaient au milieu de leurs serfs du revenu de leurs terres, se disputant ou s'accordant avec leurs voisins et pleins de zèle pour le service de Dieu; mais leur grande occupation, pour les aînés du moins — car les cadets entraient dans les ordres, devenaient évêques ou chanoines — était la guerre. Ils ont toujours l'épée à la main. En 1191 un Raymond de Vogüé figurait peut-être à la troisième Croisade; son descendant, Raymond IV, prend part au XIV^e siècle à des expéditions sur les terres anglaises de la Guyenne et de l'Aquitaine; Pierre IV, au XV^e siècle, aide le dauphin Charles à assurer la soumission du Languedoc. D'autres sont mêlés sous Louis XII et François I^{er} aux guerres d'Italie; lors des

lutttes religieuses qui ensanglantèrent les règnes suivants et furent particulièrement violentes dans le Midi, les seigneurs de Vogüé se rangent parmi les défenseurs armés les plus fermes de la religion catholique, non sans incliner parfois vers la tolérance. Plus tard, sous Louis XIV, on trouve un Melchior de Vogüé à l'expédition d'Alger et à celle de Candie, dans les campagnes de Hollande, d'Espagne, du Rhin; sous Louis XV, le régiment du Cérice-François de Vogüé, dont il a déjà été question, fut engagé dans la guerre de Succession de Pologne et sauva le maréchal de Villars un jour qu'il faillit être enlevé, en compagnie du roi de Sardaigne, par des cuirassiers autrichiens; enfin Charles-Elzéar-François, son fils, s'illustra dans la guerre de Succession d'Autriche et dans celle de Sept ans.

Ces belles vertus guerrières, dont la tradition s'est perpétuée dans la famille et dont les Vogüé ont donné de nouvelles preuves éclatantes au cours de la guerre actuelle, s'alliaient à des qualités d'un tout autre ordre. Les documents qu'ils nous ont laissés nous les montrent excellents administrateurs de leurs biens, ne reculant pas devant les initiatives hardies pour en augmenter le produit, comme aussi pour améliorer le sort de leurs vassaux, ce qui était, d'ailleurs, la meilleure façon d'assurer leurs propres revenus. Veulent-ils, par exemple, tirer parti d'une forêt? ils créent sur la lisière une scierie, mue par l'eau d'un torrent; les paysans sont-ils embarrassés pour trouver le grain nécessaire aux semences? ils leur prêtent des setiers de blé au moment des emblavures, forme singulièrement pratique et utile de ce que nous appelons

aujourd'hui « le crédit agricole ». Les deux volumes sont pleins de faits de cette sorte.

Ils se terminent à la Révolution, date fatale pour les Vogüé comme pour bien d'autres. Ils émigrèrent, pensant par là sauver le roi, et, par le roi, la France ; leurs propriétés furent déclarées biens nationaux et vendues. Ce jour-là, de l'ensemble territorial créé et administré par tant de générations successives, il ne resta, selon la forte expression de notre confrère, que « des ruines, des tombes et des traditions ».

L'intérêt d'une histoire comme celle des Vogüé ne se limite pas, on le comprend aisément, à une seule famille ; la portée en est plus générale ; de là la haute valeur du livre. C'est ce que de Hérédia a parfaitement mis en lumière quand il disait au marquis de Vogüé, lors de son entrée à l'Académie française : « L'histoire d'une famille telle que la vôtre, minutieusement étudiée suivant le cours des siècles, serait comme un microcosme de l'histoire de France. »

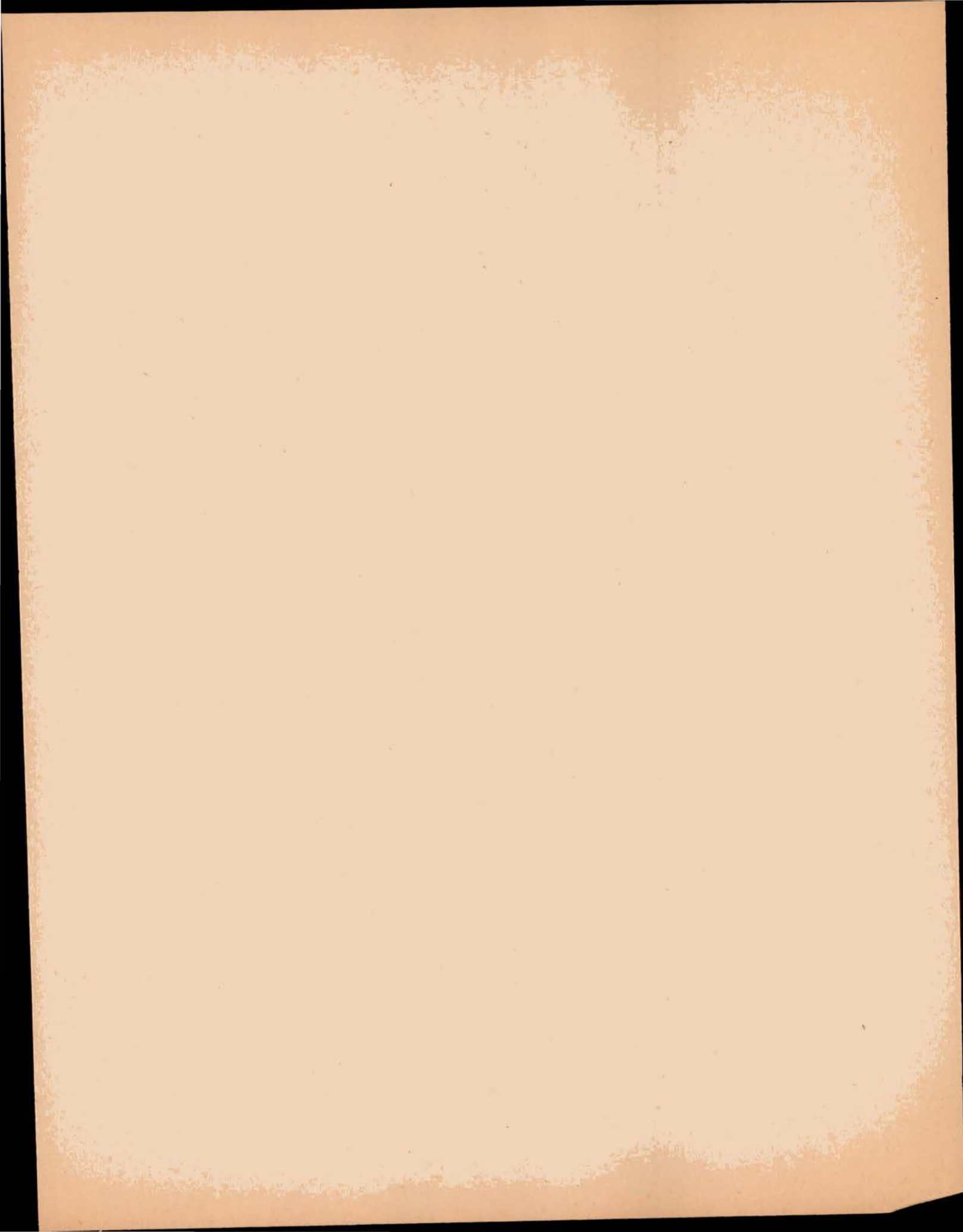
L'Histoire d'une famille vivaroise fut la dernière production importante de Vogüé. Durant les années de son existence qui suivirent, les œuvres de toute sorte auxquelles il consacrait le meilleur de son temps pour l'amour de la France et de l'humanité l'absorbèrent tout entier. Il est mort à la peine le 10 novembre 1916, après une courte maladie.

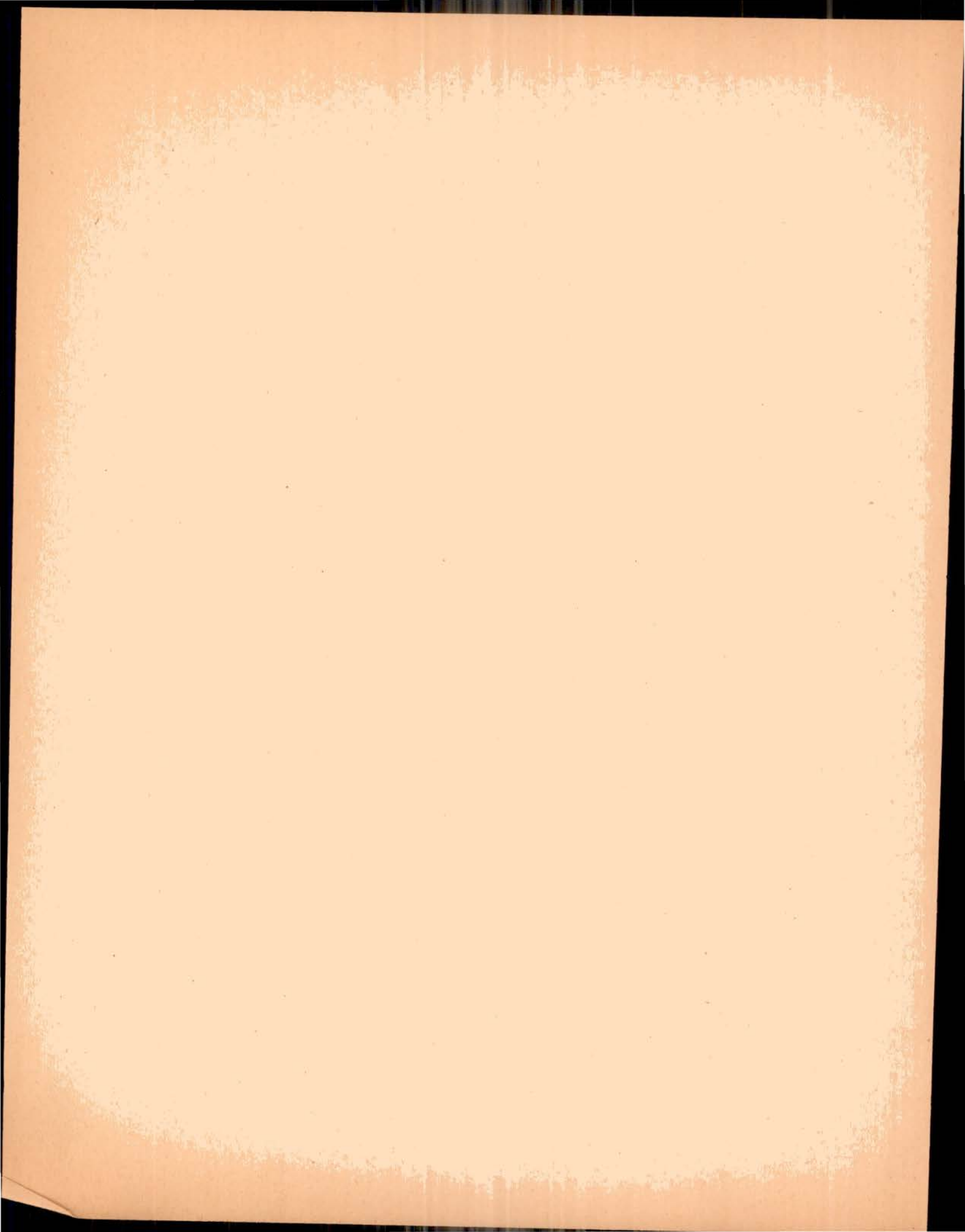
Ceux qu'il est allé rejoindre dans l'éternité ont pu, en l'accueillant, lui rendre cette justice qu'il avait vécu en digne héritier de leur race.

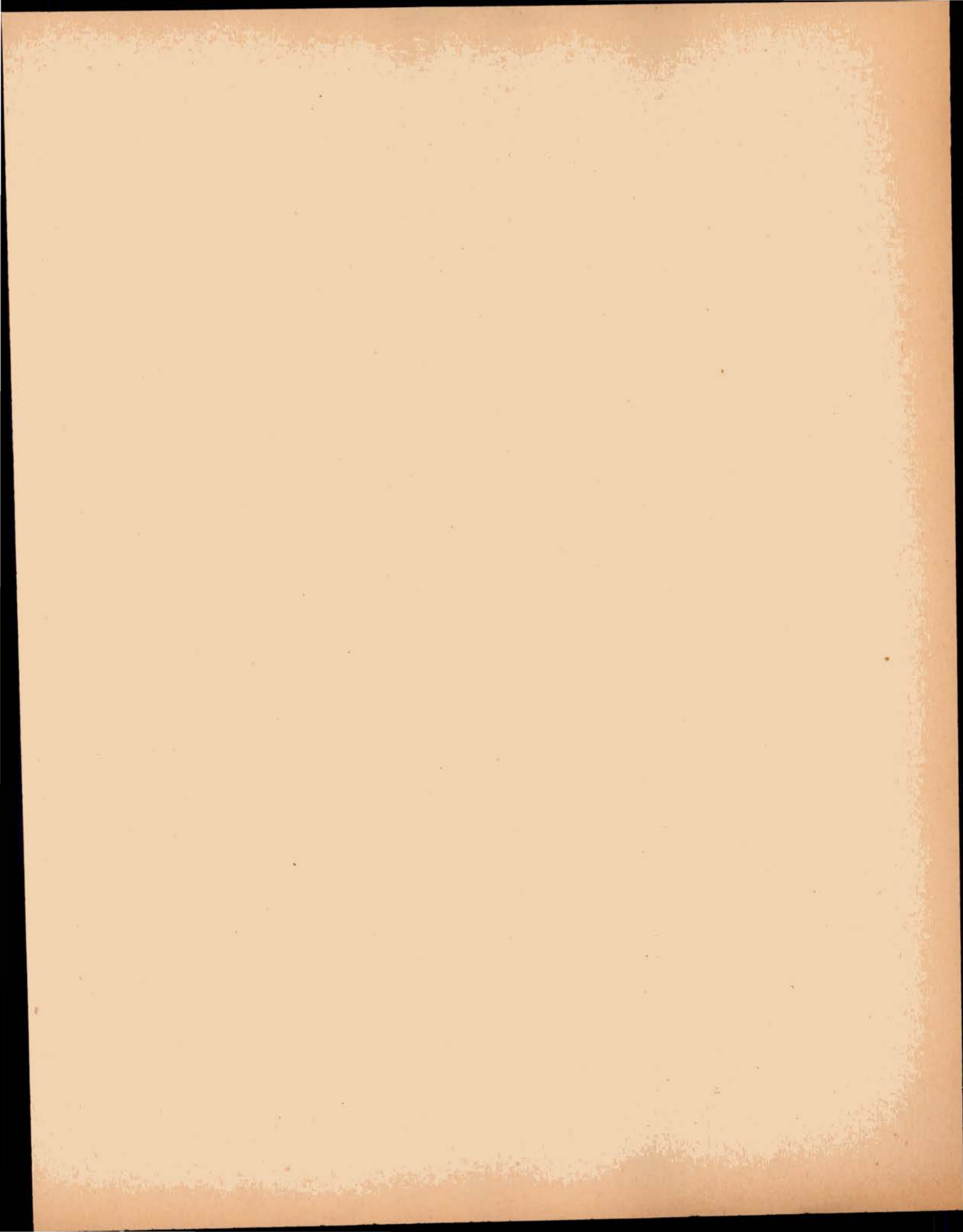
Digne aussi de la belle devise, passée en proverbe dans

le Vivarais, qu'il a si éloquemment commentée pour ses enfants (1) : Probe comme un Vogüé. « Vous n'oublierez pas, leur disait-il, que cette devise a le sens le plus large, qu'elle ne vise pas seulement la vulgaire probité d'argent naturelle aux âmes bien nées, mais la probité intellectuelle, la probité scientifique, la probité politique, c'est-à-dire le souci réfléchi de la vérité et de la justice, qui soumet à un contrôle rigoureux les mouvements et les manifestations de la pensée, les actes de la vie privée et de la vie publique, les jugements portés sur autrui et qui, s'il n'est pas toujours accompagné du succès, assure, du moins, les joies intimes de la conscience satisfaite et, par surcroît, le respect, l'estime et la sympathie. » Grandes et nobles paroles, magnifique testament de droiture, où notre confrère se peint tout entier et par lequel il convient de clore la notice que notre Académie devait à sa mémoire.

(1) *Une famille vivaroise*, II, p. 474.









Dagnan-Bouveret pinx.

P. Dujardin sc.